

Srdja POPOVIC
COMMENT FAIRE TOMBER UN DICTATEUR
QUAND ON EST SEUL, TOUT PETIT, ET SANS ARMES
Traduit de l'anglais par Françoise Bouillot
Petite Bibliothèque Payot, essais, Paris, 2017 (2015)

Srdja (prononcez « sérédjia ») POPOVIC nous propose un petit manuel du parfait activiste non violent.

Un livre que nos gilets jaunes n'ont probablement pas lu, mais qu'ils devraient lire de toute urgence. Riche de l'expérience d'avoir participé à la chute de MILOSEVIC, d'avoir été en contact avec beaucoup de groupes d'opposants sur la planète entière, et des réflexions tirés d'échecs retentissants, l'auteur nous propose quelques lois générales pour guider une action qui vise, non seulement à renverser un pouvoir autoritaire mais à instaurer un système plus démocratique, c'est-à-dire un système dans lequel les intéressés participent aux décisions qui les concernent.

Partant du constat d'un rapport de forces inégal, la question qui se pose est de définir des stratégies et des tactiques qui transforment la faiblesse en force et retournent la violence contre ceux qui l'utilisent.

A la fois optimiste et réaliste, les principes généraux qui nous sont donnés relèvent du bon sens... et d'une réelle difficulté dans leur mise en application. Trouver un ennemi commun est sans doute l'étape la plus facile. Et les dictateurs se désignent volontiers pour tenir ce rôle. Mais là déjà apparaissent les premières difficultés : comment ne pas se laisser aspirer dans une violence mimétique qui, au nom de l'injustice, non seulement va se montrer elle-même injuste (elle ne frappera que ce qu'elle a sous la main, et pas le pouvoir qui l'opprime) mais elle risque fort de se faire totalement écrasée à cette occasion, et n'aura finalement produit que d'inutiles martyrs.

Il y a beaucoup de points communs entre l'approche non violente politique et l'orientation solution en thérapie. Et des différences aussi, bien sûr.

Côté points communs, par exemple : définir un objectif important pour les personnes et attractif, et pas seulement négatif (plus (=0) de dictateur n'est pas identique à plus (+) de démocratie), plutôt des petits pas (ce qui permettra à la fois de célébrer une victoire, d'augmenter la confiance, et de définir le pas suivant), créer un espace ludique, sympathique, rassurant et motivant, modifier les tactiques en fonction de leurs résultats immédiats (se laisser guider par les effets des actions), mobiliser l'environnement pour qu'il soutienne le changement...

Côté différences, il y a bien sûr l'intensité de la peur d'affronter non pas le changement lui-même, mais la peur elle-même, tout à fait légitime puisque c'est par cette émotion que les dictateurs imposent leur loi (et avec la corruption aussi bien sûr). C'est là qu'il faut du collectif, de la persévérance, et de l'humour mis en actes par les techniques d'un « dérisionnisme » imaginaire et créatif.

D'autant que la non-violence ne protège pas de la violence utilisée par ceux qui veulent garder le pouvoir. C'est donc parfois sa vie elle-même qui risque d'être le prix à payer sur le chemin de ces luttes. Si les activistes ne cherchent pas le martyr, ils peuvent le rencontrer bien malgré eux. Il faut donc être prêt à l'assumer. Et même la mort parfois.

Il y a aussi une question d'échelle : accompagner une personne ou une équipe, c'est avoir affaire à un système de petite taille. Maintenir l'unité et la

volonté d'un ensemble de plusieurs milliers ou millions de personnes, c'est une autre affaire. D'autant qu'alors les activistes ne sont pas des experts à qui l'on confie une mission. Ce sont les masses qui choisiront de suivre ou non, et cette masse se compose de gens simples, des gens « *inconstants, aisément distraits, et largement irrationnels.* » (p 225). Il n'y a pas de raison de croire que la majorité est constituée d'idéalistes passionnés, de paranoïaques combattants ou d'amoureux du pouvoir désireux d'imposer leur monde idéal... La plupart des personnes souhaitent simplement vivre mieux, tranquillement, en paix, et savent très bien que le mieux est l'ennemi du bien. Chacun ne veut ni embêter le monde, ni être embêté, c'est-à-dire ni imposer ni être obligé au-delà du raisonnable.

Et ce raisonnable, finalement, c'est toujours la même chose : le sentiment d'un monde suffisamment juste. Personne ne trouve juste de ne pas arriver à faire vivre sa famille de son travail, mais personne non plus ne trouve juste que les égoïstes profitent des mêmes avantages que les généreux et que les faibles soient écrasés par les forts.

C'est fondamentalement l'équilibre entre ce qui est donné et ce qui est reçu, au niveau individuel et au niveau collectif (l'équité), qui sera le juge de paix. Si chacun peut accepter les frustrations qui lui semblent justes et équitablement réparties, l'accumulation de ces frustrations peut se faire sans signes extérieurs évidents jusqu'au moment où un point de rupture explosif est atteint. Il a beau être logiquement prévisible et annoncé, il reste imprévisible quant à sa date précise.

Les nombreux exemples, et leur analyse, rendent la lecture de ce livre passionnante, instructive, et agréable. La simplicité des propos renvoie chacun à sa responsabilité, totalement engagée dans des actions minuscules aux effets qui eux ne le sont pas.

Un livre à lire et à relire de temps en temps, ne serait-ce que pour résister à la violence à laquelle la colère, mauvaise conseillère, brève folie, et le sentiment d'injustice, volontiers aveuglant, invitent si facilement.

Un point remarquable de toute cette théorisation, c'est l'absence de toute justification par une éthique de la non-violence. Si on peut penser que fondamentalement la non-violence est une valeur, la sœur civile du pacifisme anti-guerre, à aucun moment Srdja POPOVIC n'invoque cette dimension comme un argument. Et sans doute n'a-t-il pas tort puisque se référer à un idéal donne toujours le sentiment d'avoir raison et il fait du coup perdre toute souplesse stratégique et tactique. C'est donc seulement à partir de ces dernières dimensions que notre auteur nous propose ses réflexions. GANDHI lui-même ne considérerait pas que la non-violence devait être synonyme d'absence d'intelligence stratégique. La violence du camp auquel on s'oppose sera d'autant plus visible qu'on renoncera à lutter contre elle avec les mêmes armes. Mais, il s'agit fondamentalement d'une lutte, d'un affrontement entre deux visions du monde.

Et il n'y a pas de combat sans stratégie.

Celle de 68, provocation-répression-révolution, reprise apparemment par des groupuscules de la gauche radicale ou de la droite extrême qui se greffent sur la colère des gilets jaunes a déjà montré ses limites : elle ne remplace une autorité que par une autre, et, même si les dominés deviennent un moment des dominants, ils se mettent hélas alors à ressembler énormément à ceux qu'ils délogent.